



Chemins  Nocturnes

MAUD TABACHNIK

**L**A MORT  
QUELQUE PART

POLICIER



*Viviane Hamy*

Extrait de la publication

## Le livre

« Quelle ivresse, comme il est normal que les religions interdisent le meurtre.

Ne peut être Dieu qui veut.

Il ferme les yeux, soupire et se lâche. Sa main remonte la fermeture Éclair de son pantalon.

Il est bien. Passe dans le cabinet de toilette se rafraîchir.

Revient dans sa pièce, attrape le plateau où s'est refroidie la purée et entre dans la chambre de sa mère.

- Maman, à table !

Rien ne tressaille sur le visage de l'infirmier.

Il s'installe à ses côtés et lui tend la cuillère.

- À toi. »

## L'auteur

Maud Tabachnik est née le 12 novembre 1938 à Paris. Elle entreprend des études secondaires générales et commerciales, mais, après le bac et quelques hésitations, elle se décide pour la kinésithérapie dont elle sera diplômée en 1963 et qu'elle exercera pendant

dix-sept ans avec une spécialisation d'ostéopathie. Elle est passionnée de lecture, de cinéma, aime la nature et les villes et adore les bêtes.

En 1983, elle part vivre en Touraine où elle commencera d'écrire sans envisager d'abord la publication. Dix ans plus tard, elle revient dans la capitale et se consacre entièrement à l'écriture.

## Dans la même collection



Chemins  Nocturnes

---

**KARIM MISKÉ**

*Arab jazz*

**ANTONIN VARENNE**

*Fakirs*

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2009)

(Prix Sang d'encre – Vienne 2009)

(Prix des lecteurs de la collection Points)

*Le Mur, le Kabyle et le marin*

**DOMINIQUE SYLVAIN**

*Baka !*

*Techno bobo*

*Travestis*

*Strad*

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2001)

*La Nuit de Geronimo*

*Vox*

(Prix Sang d'encre – Vienne 2000)

*Cobra*

*Passage du Désir*

(Prix des Lectrices ELLE 2005)

*La Fille du samouraï*

*Manta Corridor*

*L'Absence de l'ogre*

*Guerre sale*

**FRED VARGAS**

*Ceux qui vont mourir te saluent*

*Debout les morts*

(Prix Mystère de la Critique 1996)

(Prix du Polar de la ville du Mans 1995)

*L'Homme aux cercles bleus*

(Prix du festival de Saint-Nazaire 1992)

*Un peu plus loin sur la droite*

*Sans feu ni lieu*

*L'Homme à l'envers*

(Grand Prix du roman noir de Cognac 2000)

(Prix Mystère de la Critique 2000)

*Pars vite et reviens tard*

(Prix des libraires 2002)

(Prix des Lectrices ELLE 2002)

(Prix du meilleur polar francophone 2002)

*Sous les vents de Neptune*

*Dans les bois éternels*

*Un lieu incertain*

*L'Armée furieuse*

**FRED VARGAS / BAUDOIN**

*Les Quatre Fleuves*

(Prix ALPH-ART du meilleur scénario, Angoulême 2001)

*Coule la Seine*

**ESTELLE MONBRUN**

*Meurtre chez Tante Léonie*

*Meurtre à Petite-Plaisance*

*Meurtre chez Colette (avec Anaïs Coste)*

*Meurtre à Isla Negra*

**MAUD TABACHNIK**

*Un été pourri*

*La Mort quelque part*  
*Le Festin de l'araignée*  
*Gémeaux*  
*L'Étoile du Temple*

**PHILIPPE BOUIN**  
*Les Croix de paille*  
*La Peste blonde*  
*Implacables vendanges*  
*Les Sorciers de la Dombes*

**COLETTE LOVINGER-RICHARD**  
*Crimes et faux-semblants*  
*Crimes de sang à Marat-sur-Oise*  
*Crimes dans la cité impériale*  
*Crimes en Karesme*  
*Crimes et trahisons*  
*Crimes en séries*

**JEAN-PIERRE MAUREL**  
*Malaver s'en mêle*  
*Malaver à l'hôtel*

**SANDRINE CARUT / PAUL LOUBIÈRE**  
*Contre-Addiction*  
*Contre-Attac*

**LAURENCE DÉMONIO**  
*Une sorte d'ange*

**ERIC VALZ**  
*Cargo*

MAUD TABACHNIK

LA MORT  
QUELQUE PART

ÉDITIONS VIVIANE HAMY

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

© Éditions Viviane Hamy, 1995

Conception graphique, Pierre Dusser

Photo de couverture :

© Getty Images/janusphoto janusphoto

ISBN 978-2-87858-630-5

Vertigo dans sa tête enfoncée dans les épaules.  
Démarche furtive vers les ascenseurs sur des  
genoux creusés d'angoisse.

Télé vampire, télé vendue, tel est pris qui croyait  
prendre.

12 h 47.

Large bureau en forme de lame de sabre où sont  
assis les monarques de ce royaume dérisoire.

Son ventre qui brûle de haine à la vue de ces  
faces aux bouches cramoisies et menteuses, béantes  
comme des plaies.

Obséquiosité frénétique des serveurs de la Messe  
qui s'affolent encore autour.

12 h 59.

Jingle. Logo. SILENCE.

Ballet mécanique des caméras, des perches, des  
micros qui s'approchent, se tendent, s'offrent.

Le « 13 heures » est ponctuel.

Les langues fausses qui s'agitent et qu'il ne veut  
pas entendre.

Se fondre dans ce monstrueux décor de pacotille,  
apaiser ce cœur battant, assouvir ces mains crispées.

**On le bouscule, l'ignore, silhouette surnuméraire dans un monde qui en compte tant.**

**Se sauver, dégringoler les marches, courir dans le hall, indifférent tout à coup aux regards curieux.**

**Jaillir dans la rue et se laisser manger par la foule.**

**Son plan est tout prêt dans sa tête.**

Certainement la plus merdique traversée de l'Atlantique depuis celle de Nungesser et Coli.

Nuages noirs déchirés d'éclairs blancs, turbulences, brusques plongeurs qui remontent l'estomac dans la gorge et font regretter de n'avoir pas mis ses comptes en ordre.

Nez dans les sacs en papier distribués par les hôtesse titubantes.

L'écran, où deux abrutis se lèchent la pomme sur fond de palmiers dans l'indifférence générale.

Et moi, cramponné à mes accoudoirs, je vomis entre deux hoquets Air France, l'Amérique et le monde en général.

Et le commandant de bord qui après deux siècles de vol annonce d'une voix joyeuse qu'on arrive à Paris, qu'il pleut et que la température au sol n'exède pas cinq degrés.

On s'en fout! On veut juste se poser en un seul morceau!

Et encore la pluie qui entre dans la danse, mitraille la carlingue, ajoute à la cacophonie. Si serrée qu'on croit traverser une cascade.

Et la voix sucrée de l'hôtesse qui demande d'écraser les cigarettes.

Pourquoi « écraser » ? Elle n'a pas d'autre mot ?

Tout le long de ce foutu voyage je me suis demandé pourquoi j'ai accepté cette mutation.

Je me revois dans le bureau de Thompson, un Thompson qui en faisait un max, qui en avalait presque son foutu cigare à odeur de chiottes.

« Vous êtes grillé, Goodman ! On veut plus de vous ! Faites-vous oublier ! Vous avez encore du bol qu'on vous envoie chez les *frenchies* au lieu de vous virer ! »

Tu parles d'un bol de porter le chapeau pour tous !

Ils étaient tout de même bien contents à Boston qu'on arrête de découper les mecs.

Qu'est-ce qu'ils voulaient que je fasse de plus que d'arrêter la meurtrière ? Une démente, une pauvre fille qui a aussi porté le bada pour les autres, les plus malins, qui ont su mettre leur névrose à l'abri <sup>1</sup>.

L'avion descend trop vite, et le bruit inversé des réacteurs ajouté à la décélération brutale me rend sourd comme un pot.

Enfin l'appareil s'arrête dans une fontaine d'eau.

Les passagers applaudissent à tout rompre.

Pas moi.

Dans le taxi, j'ai tendu le papier où ma mère a inscrit l'adresse de cette cousine qui loue un appartement à Paris et habite à Nice.

« En plein quartier juif, a dit la cousine, ton fils sera comme un coq en pâte, ma chère Myriam. »

1. Voir, du même auteur, *Un été pourri* (éd. Viviane Hamy, 1994).

Le bahut s'est arrêté devant le 12, rue Pavée.

J'ai sorti mes malles, parce que sûrement que le chauffeur avait les bras cassés.

Quatre, plutôt chouettes, dont deux pour mes costumes.

Le chauffeur s'est marré et m'a fait un calcul maxi.

« Faut prendre l'argent là où il est », a-t-il dû penser.

Dans l'ascenseur grand comme un placard de cuisine, j'ai entassé mes affaires en trois voyages.

Et la bignole a surgi, les poings sur les hanches.

– Où qu'vous allez? s'est-elle enquis dans la langue de Molière.

– J'ai loué l'appartement de Mme Finkelstein, j'ai tenté d'expliquer malgré mon accent de Yankee.

– Quoi? s'est exclamée la créature boudinée dans sa blouse fleurie et douteuse.

– Je suis un cousin de Mme Finkelstein, ai-je retenté.

Boudeuse, la star du courrier a claironné que l'ascenseur c'était pas fait pour les objets mais pour les gens, et que je serais bien avisé de ne pas claquer la porte métallique.

J'ai appuyé sur le bouton du troisième et je suis arrivé chez la cousine.

C'est sombre, ça sent le renfermé et l'humide, mon nid.

Un long couloir qui mène à une chambre grande comme un tapis de prière, un séjour-cuisine où je touche de la main les poutres du plafond, et un bout de salle de bains avec W-C.

J'empile mes bagages dans la chambre et ôte mon imper trempé.

Dehors, la pluie continue d'enrager et j'allume toutes les lumières.

Je fais le tour et me laisse tomber, dégoûté, dans un fauteuil.

C'est pas chez Starck qu'elle s'est meublée, la cousine, mais chez les chiftirs.

Si je dois rester quelque temps, je vais faire une orgie d'antidépresseurs.

En attendant, et pour obéir à mon psy, je hurle ce que je pense de cette vie, de Thompson, et de ma crétinerie en général.

Entre deux bordées d'injures, j'entends qu'on sonne à la porte. Sûrement, pensé-je, la reine de la balayette qui vient me rappeler à l'ordre, et je me lève avec un sourire gourmand.

Ce n'est pas la fée du logis, mais un autre genre de fée.

Souriante, la trentaine soignée, cheveux lisses blond foncé, les yeux clairs et la silhouette élancée.

– Bonjour, monsieur.

Elle a la voix assortie à la petite croix en or qui brille dans l'échancrure de son chemisier.

– Bonjour, miss.

– Excusez-moi, je ne voudrais pas vous déranger, mais je vous ai entendu arriver parce que je suis votre voisine.

– Ah, oui...

Elle dodeline de la tête.

– Vous êtes étranger ?

– Américain, indiqué-je à la sagace jeune blonde.

– Ah, je suis ravie, le dernier locataire était noir.

Je hoche la tête en me demandant ce qu'elle veut.  
– Je... Peut-être accepteriez-vous de prendre un rafraîchissement?

Je la considère. J'ai surtout envie de prendre un bain chaud et un vrai repas.

– Je crois qu'on va remettre ça à plus tard, fais-je, je serai plus flirt.

Je ne me suis pas trompé de bâtiment, ça pue le flic.

Comme au commissariat du 9<sup>e</sup> district de Boston.

Ça vient de quoi cette odeur? Des vêtements qui ne sèchent pas entre deux planques, des mégots qui refroidissent, des restes de sandwiches décomposés? Ou bien de la crasse universelle qui coule sur les murs et leur donne leur fameuse couleur verdâtre?

Je pousse la porte du divisionnaire.

Il est tassé derrière son bureau et ne lève pas la tête de ses papiers.

Enfin il repousse son fauteuil et me fixe.

On reste comme ça une douzaine de secondes. Moi, un vague sourire aux lèvres, lui, une gueule d'empeigne.

— Lieutenant Sam Goodman, de la Brigade criminelle de Boston, lâché-je.

Il a une face plate, large, glabre et cyanosée, avec des yeux noyés dans le saindoux et une bouche en fente de tirelire.

Il se penche au travers de son bureau et me prend

la main pour la relâcher aussitôt, comme s'il y avait déposé un cafard.

– Commissaire divisionnaire Delabarre.

Il parle entre ses dents et j'ai du mal à entendre ce qu'il dit.

– Vous avez deux jours de retard...

– Problème de visa...

– Z'avons envoyé Chapus, là-bas, bon flic, Chapus, j'espère qu'ils ont renvoyé l'ascenseur.

Je ne répons rien parce que j'ai pas tout compris. Puis il me parle d'un autre.

– Vous ferez équipe avec Martial... bon flic... vous êtes plus gradé, mais faudra le laisser diriger... au début tout au moins... ici on joue pas du revolver.

Ça l'épuise de parler, et moi, de le comprendre.

– Je le trouve où, l'inspecteur Martial?

– Dans son bureau. Dernière porte, fond de couloir.

J'ai compris : *porte* et *couloir*, mais ça ira.

– D'accord, merci.

Le gros avantage quand on quitte son chez-soi, c'est qu'on finit par regretter les tordus qu'habituellement on ne peut pas supporter.

À côté de ce mec-là, Thompson me fait l'effet d'une hôtesse d'accueil de maison chaude.

Je pousse une porte en me disant que, pour une fois, ma mère qui me disait de les envoyer braire n'avait pas complètement tort.

– Inspecteur Martial?

– Oui.

– Ah, j'ai de la chance. Lieutenant Goodman, souris-je en lui tendant la main.

– Ravi, dit l'autre en se levant, je ne vous espérais plus.

Il est maigre, avec le teint pâle et les joues creuses.

– Vous avez vu le divisionnaire?

– J'ai eu cette chance.

Il a un petit rire.

– Il a trop vu de films avec Gabin, mais il n'est pas pire qu'un autre. Voilà votre bureau, lieutenant.

Je remercie et me débarrasse de mon chapeau et de mon manteau que je suspends à un perroquet.

Après, je tente de glisser un mocassin entre les deux bureaux, le fax, les téléphones, des classeurs et une pile de cartons pour gagner ma chaise.

– Quand on a un invité, on l'assoit sur la rambarde de la fenêtre?

Martial hausse les épaules.

– Sûr, on n'est pas en Amérique ici.

Bon, compris. Encore un qui a le complexe du plan Marshall.

Mais c'est un bon zig, car il m'offre aussitôt une cigarette.

– Merci, j'ai arrêté.

– Quelle chance! Bon, vous arrivez à pic. Le patron m'a chargé d'un truc auquel je ne comprends rien. Vous voulez voir?

Il me tend une feuille de papier recouverte de lettres classiquement découpées dans un journal.

*« Si je ne reçois pas deux millions de francs sur mon compte Alex 637 828 F ouvert à la centrale Cambridge des îles Turcos et Caïcos, un malheur frappera le pays. Souvenez-vous des Galeries Lafayette. »*

– Qu'est-ce qui s'est passé aux Galeries Lafayette? je demande.

– Un attentat au rayon parfumerie. Deux tuées, une démonstratrice et une cliente, plus une dizaine de blessés.

– C'était lui ?

– Jamais entendu parler avant cette lettre.

– C'est peut-être du bidon.

– On a vérifié. Le compte, la banque et les îles Turcos et machin existent bien, mais on n'a rien pu obtenir d'autre.

– Ça ne concerne pas votre service antiterrorisme ?

– D'après eux, c'est pas politique. C'est un futé ou un dingue.

– On a quoi comme indices ?

– Cette lettre.

– Vous avez les horaires d'Air France ? demandé-je suavement.

– Pourquoi ?

– Je ne suis pas sûr d'avoir fermé le gaz chez moi. Martial se marre.

– Je vous accorde que pour un début, on peut trouver mieux. Mais ne vous en faites pas, je vais vous dégoter un bon crime bien saignant, histoire de pas vous dépayser. En attendant, on va déjeuner ?

Le collègue m'emmène dans un vrai restaurant, et je m'en étonne.

– On va dans un restaurant ?

– Et où vous mangez, vous, en Amérique ?

Je hausse les épaules.

– N'importe où, le plus souvent debout à un coin de rue.

Il soupire, comme s'il devait s'expliquer avec un attardé.

– Ben, voyez lieutenant, nous, en France, on a encore le sens des vraies valeurs.

Son restau est bondé, et rien que des pieds plats.

– C'est pas un restaurant, c'est un poulailler, fais-je.

– Vous avez raison, c'est la cantine de la maison poulaga. Venez, je vais vous présenter.

On serre des mains, on se présente, enfin on se case tous les deux sur un coin de table.

– Deux plats du jour! hurle le collègue à une serreuse montée sur turbo qui passe à proximité.

– Ça suit! hurle-t-elle en retour.

Trente secondes après arrivent deux assiettes pleines à ras bord de steak et de pommes de terre.

Je fais la grimace.

– Vous mangez toujours autant à midi?

Il hoche la tête.

– Parfois, je prends un hors-d'œuvre.

– Et vous restez maigre?

Il a un geste évasif.

– Je ne l'ai pas toujours été.

J'attaque les patates avec une pensée émue pour mon tailleur.

– Comment ça se fait que vous parlez le français aussi bien? s'étonne mon compagnon.

– Mon père était roumain, et dans la classe aisée, à Bucarest, avant la guerre, ils le parlaient presque tous. Il me l'a appris.

– C'est drôlement avantageux.

– D'autant que ma mère, Polono-Russe d'origine, n'a pas voulu être en reste et m'a appris le russe et le polonais.

Martial se marre.

– Moi, mon père, il m’a appris à attraper les truites à mains nues, et ma mère à me décalotter pour me laver.

À ce moment de notre passionnante conversation, la porte du restaurant s’ouvre brutalement devant un flic en uniforme qui se met à brailler :

– Ils ont fait sauter TF1 !

Cette annonce suspend les fourchettes et les mâchoires, puis dans un même élan une bonne quinzaine de postérieurs se lèvent, dont celui de Martial, et se précipitent dehors.

– C’est quoi TF1 ? hurlé-je en courant derrière lui qui cavale comme une gazelle.

– La télé !

– Ils ont fait sauter la télé ? Mais qui ?

À ce moment il est accroché dans la cour de la préfecture par un inspecteur.

– C’est pour toi, gars, ordre de « la Baleine », fonce avec ton Ricain.

– On y va, répond Martial qui fait volte-face vers sa voiture.

On s’engouffre, et il la dégage à coups de klaxon.

Je n’ai pas la légèreté de mon collègue et mes patates me pèsent sur l’estomac.

– Ouf, c’est toujours comme ça ?

Il se marre en se fauflant à coups de tête-à-queue dans la circulation.

– Non, c’était pour votre arrivée !

La sirène nous évite quelques insultes des gars que Martial force à dégager, mais pas toutes. Enfin on arrive sur les lieux.

Leur télé crèche sur les bords de Seine, dans un très joli immeuble intimiste de vingt étages en fer-

raille et verre fumé, comme on en trouve en pagaille sur les bords de l'Hudson.

Les flics ont barré le quai et le collègue gare sa voiture en travers.

– On continue à pied, dit-il en exhibant sa carte.

On prend l'ascenseur et on grimpe au deuxième.

– C'est là que ça s'est passé, sur le plateau du journal de treize heures, m'explique Martial.

De toute façon je l'aurais deviné, parce qu'on patauge dans le verre brisé, le métal tordu, et d'autres trucs que je ne préfère pas imaginer.

On est arrivé sur les talons des flics du quartier qui n'ont touché à rien.

Ce qui nous permet de nous rincer l'œil d'un tronc féminin affalé sur un corps masculin décapité, dont la tête accrochée à une épaule repose contre le mur. Je vois encore une main et une jambe en surnombre, et je vais au refile.

Contre le mur. Ce qui incite mon collègue à en faire autant.

– Bordel! jure-t-il en hoquetant, qu'est-ce que c'est qu'ça!

– Une bombe, dis-je, en cherchant un robinet pour me rincer la bouche.

Je savais que j'avais beaucoup mangé, mais là, ça doit remonter à Thanksgiving.

À ce moment un brouhaha annonce l'arrivée d'une troupe.

– L'Identité judiciaire, enfin, soupire Martial en s'essuyant la bouche, ils y ont mis le temps.

Une demi-douzaine de flics se déploie, dont deux qui prennent des photos du carnage comme s'ils filmaient une première communion.

Martial et moi on regarde ailleurs, d'où justement on nous fait signe.

– Hé, vous êtes qui, vous deux ?

Le mec curieux est un grand brun, assez beau gosse, si on aime le style conducteur de chameaux.

– Inspecteur Martial et lieutenant Goodman, le divisionnaire nous a chargés de l'enquête.

– Je suis le commissaire Nourredine, le chef de l'I.J. Vous avez fait les premières constatations ? C'est quoi ? Une explosion atomique ? Lieutenant, c'est quoi ? Vous êtes militaire ?

Il est sémillant, le fils du Bédouin, plus que nous qui nous débattons encore avec nos estomacs.

– Le lieutenant Goodman est américain, explique le confrère. Il nous a été envoyé de Boston dans le cadre d'un échange d'Interpol.

– Eh ben vous voyez, question boucherie, on est à la hauteur ! Il se retourne vers ses hommes. Vous laissez rien traîner, je veux tous les poils, toutes les tripes, raclez les murs ! J'y vois collée de la cervelle ! Il revient vers nous. On se reverra plus tard, le légiste est en bas.

– Excité, le collègue, dis-je, quand il s'éloigne.

Martial hoche la tête.

– Pas facile de devenir divisionnaire quand on a des parents nés à Blida, alors il en rajoute.

Les gars ont fini d'emballer les restes des deux présentateurs, et ne s'inscrivent plus sur le sol que leurs silhouettes à la craie. Les gens de la télé piétinent autour des flaques de sang séché en poussant des cris horrifiés, mais personne ne s'évanouit : les traditions se perdent.

Delabarre arrive, suivi d'une nuée de policiers et de journalistes, et on va à sa rencontre.

— Alors, vous avez trouvé quoi?

Martial tend l'oreille autant qu'il peut, moi je n'essaie même pas.

— On est là depuis un quart d'heure, monsieur le divisionnaire...

— Ouais... toute façon c'est pour nous. La Sécurité m'a remis une lettre qu'ils ont trouvée juste après l'attentat. C'est le dingue des Galeries. On sera pas tout seuls, mais c'est nous qui faisons les investigations.

Il faut sûrement prendre l'habitude pour l'entendre, mais moi j'y renonce. Martial me traduira.

Puis Delabarre fait le tour du studio entouré de sa meute comme les toubibs dans les hôpitaux. À part qu'il n'aura pas besoin de poser de diagnostic.

Le malade est mort en bonne santé.

Il revient vers nous et nous tend la lettre laissée par l'assassin. Je lis par-dessus l'épaule de Martial.

*« Vous voyez que je ne plaisante pas. Après les Galeries, la télévision. Et si on ne me donne pas ce que je demande, ce sera quoi, après? Cherchez. »*

— Fumier! grommelle le collègue.

## **Du même auteur**

*Un été pourri*

*La Mort quelque part*

*Le Festin de l'araignée*

*L'Étoile du Temple*

(Prix des Écrivains de Champagne 1998)

*Fin de parcours*

*Gémeaux*

<http://www.maudtabachnik.com>